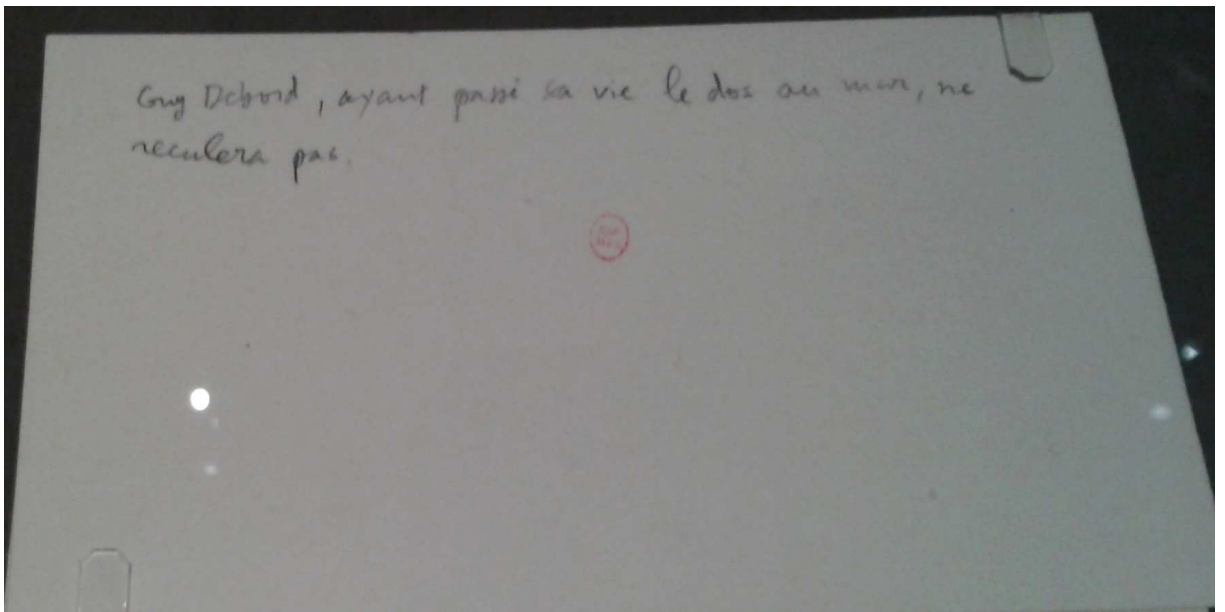


# *Commentaires des Commentaires*

Extrait de *Debord ou la diffraction du temps*



**Stéphane Zagdanski**

« Guy Debord, ayant passé sa vie le dos au mur, ne reculera pas. »

Guy Debord, *note inédite*

« Te revoilà dos au mur comme autrefois, et c'est bien. Après tout c'est la meilleure position pour ta nuque raide. »

Stéphane Zagdanski, *Mes Maires*

### *Le but et le mensonge*

Le 19 décembre 1986, Debord annonce à Jean-François Martos la préparation de ses *Commentaires* : « J'ai repris des recherches depuis plusieurs mois, sur l'évolution récente (et bien sûr vers le pire) de la fameuse société spectaculaire, notamment sur les différents moyens de répression qui s'y développent : un néo-stalinisme plus parfait que le premier. »

« Le spectacle », avait tranché Debord dans *Réfutation*, « est une misère, bien plus qu'une conspiration. » Le Spectacle n'est pas un concept – qui aurait été inventé et développé par Debord sous l'influence de quelques fameux prédécesseurs –, mais la réalité même, *une réalité qui s'effondre*. Les plus considérables empires s'étaient toujours inéluctablement lézardés, puis écroulés et dissous, finissant par n'être guère plus palpables qu'un revenez-y éphémère. Institué par l'économie et l'industrie contemporaines devenues hors de contrôle, le nouveau totalitarisme spectaculaire a ceci d'inédit qu'il entraîne dans sa rapide et inexorable chute le vivant avec lui.

Les deux modes de domination analysés par Debord dans *La Société du Spectacle* se distinguaient entre eux, écrit-il au début des *Commentaires*, comme

« le but et le mensonge » d'une société placée sous leur glaive bifide; mais elles se distinguaient encore assez de cette société même pour offrir l'éventualité de quelque rare résistance.

Le *spectaculaire intégré*, en opérant la fusion de ces deux formes – plus précisément, et conformément aux règles essentielles du capitalisme, l'absorption de la plus archaïque et coûteuse par la plus sophistiquée et rentable – a amalgamé en une seule substance souveraine le but et le mensonge, le despotisme économique et sa propagande. Cette substance est dès lors devenue la réalité même de tout l'espace social, politique, culturel, géographique et *biologique*.

Dans la nouvelle configuration du Spectacle, le but est devenu le mensonge, et le mensonge l'unique but, ce que Debord condense en une formule détournée du jeune Marx : « Le devenir-monde de la falsification était aussi un devenir-falsification du monde. »

### *Frontalité de la thèse*

Les *Commentaires* s'ouvrent sur une sibylline considération de style : « Le malheur des temps m'obligera donc à écrire, encore une fois, d'une façon nouvelle. »

La diffraction du style relève chez Debord d'une stratégie dont chaque œuvre accomplit sous une forme originale sa part tactique. Pas un seul de ses textes, ni de ses films, ne doit être envisagé sans avoir à l'esprit la cohérence de l'ensemble, laquelle trouve sa clé de voûte dans son application pratique constituée par l'existence au jour le jour, « obscure et insaisissable » (*In girum*), de Guy Debord.

Le style des *Commentaires* répond à une époque qui n'est pas davantage celle de *La Société du Spectacle* que cette dernière n'était celle des *Mémoires*. Le temps n'attend pas, et à chaque époque sa façon d'être foudroyée, fracturée, traversée et troublée par le Verbe.

Car c'est par excellence une question de langage.

Le style de la *thèse*, employé dans *La Société du spectacle* et en partie dans *La Véritable Scission*, est celui de l'attaque frontale. L'effort de ruse y est présent, mais sur les flancs, pour ainsi dire, principalement assumé par le *détournement*. Chaque thèse forme comme le membre d'une troupe « d'enfants perdus », ou de ce que Clausewitz nomme, dans *De la guerre*, les « corps avancés » : « Devant pousser leurs observations aussi loin que possible, il faut qu'ils soient en situation, par leur présence seule, de contraindre l'ennemi à déployer ses forces et même à dévoiler ses intentions. »

Les effets de la thèse sont dès lors rapidement constatables et irréfutables, qu'il s'agisse des troubles parisiens de 68, largement pensés, annoncés et *suscités* par la publication de *La Société du spectacle*, ou de la dissolution de l'I.S. et la caducité conséquente de toute tentative pro-situ de lui survivre, provoquées par les *Thèses sur l'I.S. et son temps*.

*La Société du spectacle*, insistait Debord dans la « Préface à la quatrième édition italienne », fait dès lors partie de ces rares livres qui furent « copiés sur les murs », et dont les meilleurs lecteurs ont été, dans les années 70, les grévistes sauvages des usines italiennes.

### *Coulisse du commentaire*

Le *commentaire* ne peut se permettre la frontalité, pour la raison que l'ennemi a suffisamment dévoilé ses intentions *en les accomplissant dans toute leur implacable et démentielle démesure*. Ce que la thèse énonce est de l'ordre du possible. *La Société du spectacle* se conçoit très manifestement comme un manuel révolutionnaire. Ce que le commentaire dénonce est advenu, chacun l'a sous les yeux, même si tenants et aboutissants sont abolis et que le sens intime de cet effacement lui échappe.

La sagacité du commentaire repose sur une connaissance parfaite de l'ensemble qu'il laisse dans l'ombre. Il est comme l'axiome d'une plus vaste théorie supposée connue ou en tout cas avérée. Dans la pensée juive, qui a fait du commentaire le *nec plus ultra* de sa pertinence, c'est tout le texte de la Thora qui peut être idéalement déroulé sous la pointe d'épingle de la plus brève glose, par une sorte de réversibilité du principe selon quoi chaque verset est une source inépuisable d'infinies trouvailles.

Pareillement, le commentaire chez Debord voit son excellence assurée par tout ce qu'il a pu écrire auparavant sur « le malheur des temps » : « À condition d'intercaler ça et là plusieurs autres pages, le sens total peut apparaître. » Le sens total, c'est toute l'œuvre et la vie de Debord.

Conformément à son étymologie, le commentaire participe du mémorable ; ce *contre quoi* il s'écrit n'est pas l'éventualité – encore incertaine et digne d'être combattue – d'un triomphe historique de l'adversaire ; le commentaire réplique à l'évidence indéniable de ce triomphe. Il combat l'amnésie organisée après-coup, laquelle entend annihiler les traces du conflit afin de fonder la pérennité concrète du triomphateur sur cette éternité factice.

« Le précieux avantage que le spectacle a retiré de cette *mise hors-la-loi* de l'histoire, d'avoir déjà condamné toute l'histoire récente à passer à la clandestinité, et d'avoir réussi à faire oublier très généralement l'esprit historique dans la société, c'est d'abord de couvrir sa propre histoire: le mouvement même de sa récente conquête du monde. Son pouvoir apparaît déjà familier, comme s'il avait depuis toujours été là. Tous les usurpateurs ont voulu faire oublier *qu'ils viennent d'arriver*. »

Les *Commentaires* sont ainsi sciemment conçus comme l'historiographie pirate d'une époque qui entend en finir avec l'Histoire, digne héritière en ce sens du projet nazi d'*exterminer le Temps*.

### *Singulier jargon*

Quand Debord introduit ses *Commentaires* par l'obligation de ne pas trop en dire, ce n'est pas seulement afin de leurrer des lecteurs du camp adverse – l'hypothèse de ce leurre étant, peut-être, elle-même tout le leurre, laissera-t-il entendre dans "*Cette mauvaise réputation...*" ». Les *Commentaires* recourent d'ailleurs nettement moins au détournement que les livres précédents. Le lecteur lui-même a évolué *vers le pire*, il n'est plus digne de la connivence minimale assumée par le détournement. Si tout n'est pas dit dans les *Commentaires*, les citations y sont en revanche claires, franches, nettes, sur le mode classique que poursuivra *Panégyrique*. Certaines démonstrations sont même faites sous la forme lumineuse d'exercices de style, telle l'illustration de la confusion spectaculaire par un compte-rendu militaire si vague qu'il ne permet aucune conclusion quant à l'issue d'un conflit, ou la réinterprétation selon la logique journalistico-psychiatrique des raisons ayant poussé Villain à assassiner Jaurès par le plus infortuné des hasards...

Comparant la ruse méthodique des *Commentaires* à celle de ses adversaires, « signature de l'époque », Debord donne l'impression de s'engager dans une partie de poker solitaire face à son siècle. Les merveilleuses *Notes sur le poker* du 29 octobre 1990 – inédites jusqu'en 2006 – appartiennent à l'évidence à ces pages clandestines qui permettent de saisir l'ensemble. Principalement l'idée que le bluff domine le jeu en tant qu'il trouble par sa seule virtualité le mauvais joueur, alors que le bon n'en tient pour sa part quasiment aucun compte. Debord, excellent joueur, met en place dès la première page une sorte de bluff au carré, un bluff sur l'éventualité du bluff ; il s'agit pour lui de rétorquer, *sur le mode du jargon*, au secret généralisé qui fonde la société du spectaculaire intégré.

Dans *Les princes du jargon*, Alice Debord explique une amusante devinette tsigane qui laisse entrevoir le double-fond langagier des « classes dangereuses », formées de tous ceux qui s'envisagent comme de discrets ennemis de la société : « “Un pré blanc, des brebis noires, en marchant elles parlent sans cesse mais ne nous connaissent pas.” C'est une devinette des Tsiganes de Roumanie. La réponse, dans leur langue, est *Lil*, le document écrit.»

Le jargon consiste précisément à renvoyer à l'ennemi dans sa langue son propre reflet, pour mieux dissimuler une véracité que ne saura entrevoir aucun cave. Debord l'exprime clairement dans *Panégyrique* – autre foyer lumineux à partir duquel ce qui demeure dans l'ombre des *Commentaires* s'éclaire suffisamment : « Les Gitans jugent avec raison que l'on n'a jamais à dire la vérité ailleurs que dans sa langue ; dans celle de l'ennemi, le mensonge doit régner. »

L'ultime chapitre des *Commentaires*, entièrement constitué d'une citation de l'article « vainement » du *Dictionnaire des synonymes* de Sardou (dont Debord a déjà retenu l'article « fallacieux » – lequel se révèle du coup comme la glose avisée de l'autre), est envisageable comme un leurre sur le but – atteint ou non – que se proposaient subtilement les premières phrases du livre : déterminer les « lignes d'opérations » du Spectacle.

De même qu'à la dernière page de la *Recherche* il faut comprendre que le projet d'un somptueux roman à écrire est en réalité parachevé de la plus excellente façon, on peut littéralement renverser la citation de Sardou qui conclut les *Commentaires* (« Si ma besogne faite n'a pas l'effet que j'en attendais, si je n'ai pas atteint mon but, j'ai travaillé *en vain* ; c'est-à-dire que j'ai fait une chose inutile. ») : Si la pensée de Debord a su renseigner les lecteurs qui la méritaient, s'il a atteint son but, il n'a pas écrit en vain ; c'est à-dire qu'il a accompli une œuvre impeccable.

Ce que confirme, en somme, ce paragraphe de *Panégyrique* : « L'immense accroissement des moyens de la domination moderne a tant marqué le style de ses énoncés que, si la compréhension du cheminement des sombres raisonnements du pouvoir fut longtemps un privilège des gens réellement intelligents, elle est maintenant devenue par force familière aux plus endormis. C'est en ce sens qu'il est permis de penser que la vérité de ce rapport sur mon temps sera bien assez prouvée par son style. »

Ces considérations préliminaires concernant l'usage remarquable par Debord de la diffraction du style – renforcée par cette adéquation formulée dans *Panégyrique* entre le style et la vérité – étaient indispensables pour la raison que les *Commentaires* exposent de bout en bout une problématique essentielle qui, elle, ne saurait se traiter n'importe comment : celle du *secret*.



### *Domination du secret*

Qu'est-ce que le Spectacle aujourd'hui ?

Le règne unilatéral de l'économie capitaliste, devenue à la fois toute-puissante – elle remodèle la planète et l'humain – et littéralement folle – elle dévaste la planète et l'humain.

Des cinq aspects combinés qui caractérisent le spectaculaire intégré – « le renouvellement technologique incessant ; la fusion économico-étatique ; le secret généralisé ; le faux sans réplique ; un présent perpétuel » –, le secret, précise Debord, est « sa plus importante opération ».

La thèse centrale des *Commentaires*, en effet, est que « le secret domine le monde, et d'abord comme secret de la domination ».

Le secret généralisé est l'envers naturel de la fausseté généralisée répandue dans les choses, les êtres, les propos. *Le faux est un moment du faux* : telle est la principale *vérité* de notre temps qu'il s'agit impérieusement pour les faussaires de dissimuler.

En juin 1963, dans un texte intitulé *Les situationnistes et les nouvelles formes d'action dans la politique ou l'art*, Debord traversait la question sensible des manigances socio-politiques servies en sous-main par la stratégie de la dissuasion réciproque. Il y dénonçait la propagande, alors prolix, en faveur de l'abri nucléaire – véritable modèle urbanistique d'une population traitée avec les égards dûs aux rats d'égoûts. Or il écrivait, déjà : « Le secret est vital pour la société moderne, à tant de propos derrière l'écran épais de son inflation d'“information”. »

En 1988, il en fournit quelques exemples, que nul ne saurait vraiment ignorer : « Notre société est bâtie sur le secret, depuis les “sociétés-écrans” qui mettent à l’abri de toute lumière les biens concentrés des possédants jusqu’au “secret-défense” qui couvre aujourd’hui un immense domaine de pleine liberté extrajudiciaire de l’État; depuis les secrets, souvent effrayants, de la *fabrication pauvre*, qui sont cachés derrière la publicité, jusqu’aux projections des variantes de l’avenir extrapolé, sur lesquels la domination lit seule le cheminement le plus probable de ce qu’elle affirme n’avoir aucune sorte d’existence, tout en calculant les réponses qu’elle y apportera mystérieusement. »

Ces quelques cas de dissimulation contemporains participent d’une expansion de pratiques commerciales et politiques traditionnellement cantonnées en Sicile, qui coulent aujourd’hui à flots dans tous les réseaux boursiers et industriels du monde, usages propres à une communauté de corporations familiales connue sous le nom légendaire de *mafia* : « Avec la victoire totale du secret, la démission générale des citoyens, la perte complète de la logique, et les progrès de la vénalité et de la lâcheté universelles, toutes les conditions favorables furent réunies pour que la mafia devînt une puissance moderne, et offensive. »

Comme le manifeste assez nettement la Russie de Poutine – mais cela est vrai *partout ailleurs* –, la mafia est intimement entrelacée à l’État moderne, tous deux prospérant sur la base spectaculaire commune du secret : « Le spectacle sert beaucoup plus à *cacher* qu’à *montrer* », écrit Debord à Floriana Lebovici le 25 mars 1986.

C’est une autre des grandes originalités de Debord, d’avoir souligné la convergence des intérêts, et corrolairement le mimétisme des méthodes, entre l’État et la Mafia. Quelques minutes passées à observer l’actualité suffisent à

assigner un exemple à chacune des mœurs mafieuses du monde. L'élimination des témoins gênants (assassinat de Bousquet), la corruption en chaîne d'intermédiaires influents (affaire Clearstream), l'utilisation de la violence urbaine pour couvrir les trafics en cours (banlieues embrasées), l'organisation de la pénurie en vue de dominer tout le réseau entre l'offre et la demande (l'industrie agro-alimentaire dans son ensemble), le cynisme bavard niant en boucle la plus patente responsabilité dans les massacres (la France au Rwanda), etc.

Cette alliance naturelle de l'État et de la Mafia se soutient par l'exhibition des leurre les plus colossaux afin de détourner l'attention de ses activités les plus ténébreuses. Ainsi le terrorisme international est-il comme le baron de ces deux charmants bonneteurs, il intervient très opportunément afin de donner un alibi au vaste remue-ménage de la surveillance policière, laquelle n'a, au sens propre, rien de mieux à faire...

La généralisation du secret se conçoit et se perçoit aisément. Le secret, précisément parce qu'il règne « sans réplique », n'a strictement aucun besoin pour survivre de se dissimuler lui-même en tant qu'il est le secret. Il n'est pas *un fait* mais une *opération*. Aucune révélation tapageuse – d'ailleurs foncièrement invérifiable – ne saurait dès lors amoindrir sa souveraineté.

De nos jours, on trouve instantanément sur internet toutes les informations qu'un esprit curieux doit connaître pour comprendre l'état du monde dans lequel il vit. Voici par exemple un rapide condensé des dernières avancées technologiques dont disposent la surveillance et la répression...

« **Fichage ADN en cas d'infraction à la loi** : Lionel Jospin avait mis en place le Fichier National Automatisé des Empreintes Génétiques (FNAEG) pour recueillir l'ADN des délinquants sexuels jugés coupables. La loi du 18 mars 2003 sur la sécurité intérieure a

étendu le prélèvement à l'intégralité des personnes ayant affaire à la police (coupables comme suspects) quel que soit le type de délit (vols à la tire, tags, manifestations...), à la seule exception des délits financiers. Un prélèvement ADN coûte 400 €, celui-ci est conservé quarante ans.

**Fichage généralisé :** Le Système de Traitement des Infractions Constatées (STIC) de la police et le système JUDiciaire de Documentation et d'EXploitation (JUDEX) de la gendarmerie sont deux fichiers nationaux, en plus du casier judiciaire, regroupant procédures, infractions, individus, victimes et objets mis en cause. En tout ce sont près de 22 millions de personnes qui y sont référencées. Ces fichiers peuvent être consultés lors d'une enquête administrative ou lors du recrutement pour certains emplois (sécurité, défense...). Leur fusion est prévue pour décembre 2007 en un seul et unique fichier : ARIANE, pour un coût de 15 millions d'euros. Vient s'ajouter les fichiers des Renseignements Généraux (RG), Système d'Information Schengen (SIS) et du Système d'information d'Europol (TECS). La Commission Nationale Informatique et Libertés (CNIL), la Fédération Informatique et Libertés (FIL), la Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme (CNCDH) et d'autres dénoncent le nombre considérable d'erreurs parfois très graves (la victime devient le coupable, etc...) contenues dans ces fichiers (environ 25%) et la quasi-impossibilité pour les personnes de faire valoir leurs droits. La CNIL a ainsi supprimé 36% des fichiers Schengen (SIS) et 44% des fichiers STIC qu'elle a été amenée à contrôler en 2005, parce qu' "erronés, manifestement non justifiés ou dont le délai de conservation était expiré".

**Carte nationale d'identité et passeport biométriques :** Conformément à ce que recommande l'Union européenne et à ce que réclament les Etats-Unis depuis le 11 septembre 2001, la France va se doter d'une carte nationale d'identité obligatoire et payante contenant des informations biométriques sur son porteur. Elle contiendra les empreintes digitales et l'image faciale numérisée des ressortissants français. Ce dernier fichier permettra grâce aux logiciels de reconnaissance faciale le contrôle d'identité par vidéosurveillance. De plus le contrôle d'identité pourra se faire par un lecteur à distance, donc à l'insu des individus. La finalité du projet est d'instaurer une carte universelle intégrant l'identité, les informations médicales et sociales et la capacité de réaliser des transactions monétaires.

**Abolition du secret professionnel :** Le projet de loi sur la "délinquance" propose le "secret professionnel partagé" permettant aux maires d'accéder aux informations médicales, psychiatriques, sociales et scolaires de leurs concitoyens. Ils pourront les utiliser pour gérer les allocations des familles "déviantes".

**Service Citoyen Volontaire :** Vient d'être instauré dans dix régions pilotes le Service Citoyen Volontaire (SCV). Il s'agit pour les citoyens qui le souhaitent de s'engager en tant que bénévoles pour aider les forces de l'ordre à assurer la sécurité publique. Les volontaires seront recrutés à l'issue d'un entretien et d'une enquête administrative. Ils pourront participer "à des actions de soutien et de renforcement de l'autorité parentale, d'accueil et de suivi des victimes, de prévention, de médiation et d'explication de la loi dans le cadre de structures scolaires". Dans le cadre de leurs fonctions ils bénéficieront de l'immunité policière. Les postulants sont invités à retirer un dossier d'inscription au commissariat le plus proche.

**Taser, un pistolet de plus pour les forces de l'ordre :** Le Taser est un pistolet infligeant une décharge électrique de 50 000 volts jusqu'à une distance de 10 mètres. La personne se voit neutralisée par la paralysie de son système nerveux pendant 5 secondes. Après un phase de test commencée depuis janvier 2004 sur 130 personnes, 1 000 policiers et 1 000 gendarmes ont été équipés de Taser en 2006. Le Taser ne laisse pas de traces, crée des souffrances aiguës et est susceptible d'être utilisé pour intimider, humilier, torturer ou faire parler des suspects, détenus, prisonniers ou simples citoyens. Ainsi, ce pistolet s'apparente à un objet de torture au sens de la Convention des Nations Unies contre la torture de 1984 (la France a signé ce protocole le 16 septembre 2005 et ne l'a toujours pas ratifié). Cette arme qui a déjà fait plus de 200 morts aux Etats-Unis est interdite en Belgique, en Italie, aux Pays-bas, au Danemark, en Norvège, en Serbie, à Hong Kong, au Japon, en Malaisie, en Nouvelle Zélande et au Pakistan.

**Conservation des données Internet et téléphoniques :** Après six mois de débat, les députés européens ont adopté la directive proposée par la Commission qui rend obligatoire la conservation par les opérateurs téléphoniques et les fournisseurs d'accès à Internet des données de connexion de leurs abonnés. Cela concerne les appels passés par les téléphones fixes et mobiles, les SMS et les e-mails. Il s'agit de pouvoir déterminer qui a communiqué avec qui, quand et combien de temps. La durée de rétention de ces données pourra aller de six mois à deux ans selon le souhait des Etats. En décembre 2005, le Sénat après l'Assemblée nationale a adopté le projet de loi contre le terrorisme : tous les fournisseurs d'accès à Internet devront conserver nos données de connexion jusqu'à un an. »

« On ne demande plus à la science de comprendre le monde », commente Debord, « ou d'y améliorer quelque chose. On lui demande de justifier

instantanément tout ce qui se fait. Aussi stupide sur ce terrain que sur tous les autres, qu'elle exploite avec la plus ruineuse irréflexion, la domination spectaculaire a fait abattre l'arbre gigantesque de la connaissance scientifique à seule fin de s'y faire tailler une matraque. »

La transparence des informations – dont se rengorgent tant de niais payés pour feindre de se réjouir de leur ersatz d'opinion démocratique –, est une vitrine où scintillent à tour de rôle des faits-divers dont nul n'a la clé, extirpés d'un stock d'« affaires » auquel personne n'a accès.

Les scandales politico-financiers qui éclatent sans discontinuer aux informations ne sont que des jets de vapeur – *salutaires* au système –, issus d'un plus vaste chaudron où tout se touille sans que rien se sache vraiment *ni longtemps*. Ce qui est dévoilé est aussitôt oublié au profit d'une plus juteuse révélation. C'est ainsi que le Spectacle se succède sans fin à lui-même.

L'éclat du scandale nuit d'autant moins au système spectaculaire qu'il organise en permanence le débat désinformé autour de lui-même, voire sa critique acerbe, sans que cela porte jamais à conséquence.

Ce n'est que parce qu'il appartenait à un monde fossilisé depuis longtemps que Mitterrand, dans les années 1990, se vautra dans la crainte ridicule et les archaïques mesures de parade d'une révélation concernant le fruit de ses entrailles adultérines : ribambelle d'écoutes téléphoniques, menaces sur les publicistes agités, récompenses carriéristes des journalistes discrets, etc.

Et puis un jour tout s'est su, et tout s'est éteint. Où le Spectacle passe, le Verbe ne repose pas.

### *Décrépitude*

Les vraies innovations typiquement spectaculaires sont ailleurs. Debord les énonce froidement. Ce ne sont pas les moyens de communication ni de déploiement du Spectacle qui se sont radicalement renouvelés depuis 1968 : ils n'ont fait que s'étendre, se densifier, se renforcer.

Ce qui est nouveau, c'est *le public*, les numéricains *générés* par le Spectacle (deux générations, au sens propre, depuis 1968), nés sous sa tyrannie, nourris en chaîne par ses impostures, minutieusement décervelés dans ses batteries d'élevage, *strictement asservis à son langage*.

« Je commence à penser que le spectacle », écrit Debord à Martos en 1990, « qui aussi a développé jusqu'à l'hypertrophie tout ce qui tendait à la bassesse en chaque individu, a plus *détruit* dans la tête de nos contemporains que dans la ville de Paris ; ce qui n'est pas peu dire. »

Il ne s'agit pas seulement de déplorer les âpres légions de crétins analphabètes, les détritrus de pseudo-élites étourdies par leurs propres concussions d'antichambre, les intellectuels salariés pour donner un avis avarié que nul n'écoute plus tant leur influence soporifique a été avantageusement remplacée par celle de leurs concurrents les *comiques*... Il s'agit de comprendre que dans un monde totalement élaboré par des machines à la sommaire logique binaire, la pratique rationnelle minimale qui permet de distinguer le vrai du faux et le délire de la réalité n'a plus lieu d'être.

Les mensonges publics peuvent se succéder et se contredire dans le désordre et la confusion la plus totale, personne n'étant plus en mesure de le constater ni de s'en souvenir.

« Sur le plan des moyens de la pensée des populations contemporaines, la première cause de la décadence tient clairement au fait que tout discours montré

dans le spectacle ne laisse aucune place à la réponse; et la logique ne s'était socialement formée que dans le dialogue. Mais aussi, quand s'est répandu le respect de ce qui parle dans le spectacle, qui est censé être important, riche, prestigieux, qui *est l'autorité même*, la tendance se répand aussi parmi les spectateurs de vouloir être aussi illogiques que le spectacle, pour afficher un reflet individuel de cette autorité. »

Cette décrépitude des esprits que constate amèrement de temps à autre quelque vieil universitaire dépassé, sans parvenir à lui trouver aucune cause, aucune raison, ni aucun alibi, elle est en fait désirée, fomentée, créée et entretenue par le Spectacle : « L'ignorance n'est produite que pour être exploitée. »

*« L'ordre règne mais il ne gouverne pas. »*

L'antique loi biblique du châtement de l'iniquité des pères dans le sein de leurs enfants ne peut qu'être renversée quand « les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leur père ». Dès lors la catastrophique hébétude des générations apparues après 1968 a remonté son cours pour contaminer leurs géniteurs en amont.

C'est ainsi que le spectacle contemporain, en amplifiant démesurément ses forces, a créé *ses propres failles*.

Parvenu au stade présent de son déploiement, le Spectacle ne rencontre plus aucune résistance, n'ayant plus d'ennemis, ne pouvant plus en avoir, étant parvenu à domestiquer la manière même dont l'homme apprend à raisonner et pourrait réfuter sa légitimité. Or, en égarant tous ses ennemis, en régnant sans partage, le Spectacle a perdu aussi toute possibilité de fourbir ses armes, autrement dit de méditer sa stratégie.



« La domination, justement parce qu'elle est abritée par le spectacle de toute réponse à ses décisions et justifications fragmentaires ou délirantes, *croit qu'elle n'a plus besoin de penser* ; et véritablement ne sait plus penser. »

La formule d'Adolphe Thiers pour résumer le principe de la constitution britannique, déjà détournée dans *Hurlements* comme dans *In girum*, peut encore être rafraîchie pour aboutir à ce qui est au fond la conclusion inouïe des *Commentaires* : *le Spectacle règne mais il ne gouverne pas*.

Voici l'une des plus pertinentes leçons de Debord, la déconsidération ravageuse de ceux qui dominent le monde, au même titre que ceux qui se sont résignés à ne plus le combattre ni le comprendre.

Les *Commentaires* s'achèvent par une ultime comparaison issue du domaine de la stratégie. La théorie militaire mit longtemps avant de rejoindre en pensée la révolution du combat apportée par les progrès dans la portée et la vitesse de tir des fusils, et en conséquence la prééminence du tir à volonté si triomphalement exploité par Napoléon. Pareillement, énonce Debord, l'art de gouverner s'est si rapidement et si considérablement modifié en pratique, avec des résultats si tangibles et si époustouflants à la fois, que les maîtres du monde s'en trouvent dépassés !

« Non seulement on fait croire aux assujettis qu'ils sont encore, pour l'essentiel, dans un monde que l'on a fait disparaître, mais les gouvernants eux-mêmes souffrent parfois de l'inconséquence de s'y croire encore par quelques côtés. »

Qui oserait nier, hormis les intéressés, que leur imbécillité de base éclate à la moindre intervention publique.

Dans une note de l'édition critique d'*In girum*, Debord écrit à propos de Tchernobyl que « les facilités grandissantes des méthodes de gouvernement *démocratique-spectaculaire*, et l'usage excessif qui en a été fait, ont entraîné l'atrophie foudroyante du sens stratégique chez ceux qui règnent à ces conditions ».

Cette idée de Debord est la meilleure preuve que le reproche concernant sa paranoïa – lequel est parfois énoncé sous forme d'éloge, tant l'intelligentsia abrutie est déstabilisée par ce génie rigoureux – est aussi infondé que celui concernant sa mélancolie. Debord démontre magistralement dans les *Commentaires* que le maître n'est pas moins misérable que l'esclave, et que le système, en vertu de son imparable étendue, suit une « tendance à la rentabilité décroissante du contrôle ».

D'abord, comme l'ont illustré les attentats du 11 septembre 2001, la surveillance organisée à une échelle colossale étouffe sous la prolifération des informations à traiter, ne sachant pas davantage distinguer le crucial de l'accessoire que l'ami de l'ennemi. « La surveillance se surveille elle-même et complotte contre elle-même. »

Ensuite, les nouveaux services secrets, dont le champ de manœuvre s'est dilaté à l'extrême, ne sont pas régimentés de manière uniforme. Ils rivalisent de désinformation *entre eux* – celle-ci est leur syntaxe de base –, « par jeu » explique Debord.

On a pu voir en effet les conséquences stratégiquement désastreuses des rivalités entre différents services de renseignements dans *la première guerre ratée* d'Israël, à l'été 2006 au Sud Liban.

Enfin, seuls les génies pensent mieux et plus vite que les machines. Un Debord oblitère tous les robots. Les humains sont à la traîne de l'avancée technologique, et les scientifiques même demeurent aussi peu lucides sur le sens de leurs travaux que les bovins qu'ils empoisonnent. Les princes de notre temps ne maîtrisent rien du ravage qui les entraînent dans son abrupt gouffre aussi avidement que leurs administrés.

**Stéphane Zagdanski**